

# LIBÉRALISME ET SOLIDARITÉ

## Conférence du pasteur Bernard Rodenstein

**En langage politique, tout, aujourd'hui, oppose le libéralisme et la solidarité.** Le mot solidarité donne des boutons aux gens de droite et le mot libéralisme scandalise ceux de gauche. Le libéralisme se réduit au capitalisme, forcément barbare, et la solidarité renvoie au collectivisme et aux 80 millions de victimes du stalinisme.

Les partis politiques les plus influents sont ceux qui se positionnent clairement dans un camp ou dans l'autre. Il faut être franchement adepte du libéralisme, à la manière de l'UMP de Nicolas Sarkozy ou carrément anti-capitaliste à la manière, non du parti socialiste, mais de Olivier Besancenot. Il n'existe apparemment pas de troisième voie. Les ni ni ne trouvent pas d'espace pour exister dans la durée et le socialisme réformiste sombre peu à peu dans la cacophonie.

A la question : que choisir, entre deux idéologies également perverses et criminelles, j'aime à penser que Dietrich BONHOEFFER aurait répondu par sa célèbre phrase : « Que celui qui ne supporte pas la solitude se méfie de la vie en communauté, que celui qui ne supporte pas de vivre en communauté, se méfie de la solitude ».

Mon propos, ce matin, voudrait vous entraîner dans une logique et une dynamique à la fois plus simple et plus compliquée que la mise en opposition radicale de deux dimensions essentielles de nos existences : l'individualisme et l'appartenance à un groupe, l'humanité.

Je prétends que l'impasse de notre monde est constituée par la simplification outrancière du choix auquel les organisations politiques nous contraignent. Notre salut ne réside pas dans l'option d'un libéralisme de plus en plus décomplexé, laissant les mains invisibles du marché, faire librement leurs affaires, en se fiant au saint esprit de l'auto régulation, pas davantage que nous ne pouvons nous en remettre en toute confiance entre les mains des nouveaux révolutionnaires qui veulent faire le bonheur des peuples contre leur gré.

Libéralisme et solidarité sont faits pour vivre ensemble, c'est ma conviction. Ensemble, en tension l'un avec l'autre et pas en alternance, comme la Constitution de la V<sup>o</sup> République nous y condamne.

**Le libéralisme est une excellente chose. Commençons par lui.**

**Chaque être humain est une richesse** en soi. Chacun est doté d'un capital physique, intellectuel et spirituel bien à lui. Chacun a le droit et le devoir de faire fructifier ce capital qui est le sien propre. Nous ne souffrons que trop de rencontrer des hommes et des femmes qui ont des potentialités, des talents qui ne parviennent pas à s'exprimer ou qui ont été bridés par leur entourage, familial ou professionnel. Que de fois nous arrive-t-il de dire : quel gâchis, face à tel ou tel être qui manifestement n'a pas pu donner la pleine mesure de ses compétences ou de ses qualités.

Libérer l'individu, lui permettre de se révéler, de s'exprimer, de se savoir reconnu dans ce qu'il a de spécifique, d'unique, lui permettre d'en être fier et de prendre sa place, une place à part entière dans le groupe auquel il appartient, c'est quasiment faire œuvre d'Évangile.

En tirant ses disciples de leur anonymat, en les délivrant de leur soumission aveugle à une loi infantiliste, en leur conférant des responsabilités nouvelles, le Christ Jésus a donné un nom à chacune et à chacun et avec le nom, un statut d'être humain qui peut relever sa tête, s'affirmer, avoir son opinion et son mot à dire. Un mot qui compte autant que celui de son voisin.

Le groupe humain n'est plus un magma informe au sein duquel tout le monde est pareil, nivelé, formaté, interchangeable et où les chefs font la pluie et le beau temps, imposent leur loi et disposent des autres à leur guise.

L'individu compte. Il existe. Il est acteur de sa vie. Il est libre d'entreprendre. Il a vocation à donner le maximum de ses capacités et à s'épanouir en devenant ce qu'il est appelé à être.

C'est le fameux verset du Cantique des Cantiques traduit par André Chouraqui qui avait, le premier rendu son sens originel et original, à l'appel du fiancé à sa promesse : « Lève toi ma belle et va-t-en vers toi-même. » Deviens ce que le créateur t'a destinée à devenir, mets en œuvre tout le capital qui

est en toi. Moi, ton futur époux, je suis à tes côtés pour t'aider, t'encourager à réaliser ta personne aussi pleinement que possible.

Déjà, nous avons là, à travers une vision radicalement nouvelle du couple, une préfiguration de la vie en communauté dont nous reparlerons. Le couple, loin d'annihiler la personnalité propre de l'un, de l'une ou de l'autre, est le lieu qui concilie, par excellence, l'émergence de l'individuel et l'harmonie du tout.

En appliquant cette vision du couple à l'ensemble de nos sociétés actuelles, il y a de quoi se prendre à rêver. Mais c'est d'abord un cauchemar qu'il nous faut évoquer.

Le libéralisme, tel qu'il est mis en œuvre aujourd'hui, est loin de notre vision idyllique de la mise en valeur de chaque individu par lui-même et de tous, les uns par les autres.

Le capitalisme, c'est-à-dire la recherche de ce qui est essentiel, indispensable à tout homme, a besoin du libéralisme pour se développer. L'Etat, la puissance publique, doivent me laisser la bride sur le cou pour me permettre de satisfaire mes besoins vitaux. J'ai faim, j'ai besoin de manger, personne ne doit m'empêcher d'aller à la chasse, à la pêche, à la cueillette. J'ai besoin de me sentir en sécurité, que nul ne vienne me faire de mauvais procès parce que je me construis une maison pour me mettre à l'abri.

Il n'existe pas de barème des besoins et du niveau des satisfactions essentielles et personnelles. On peut simplement faire l'hypothèse que tous les humains ont des désirs et des craintes identiques et que par moments la rencontre des désirs de plusieurs milliards d'êtres humains peut provoquer des embouteillages. Y a-t-il suffisamment d'offre pour satisfaire tout le monde ?

Si c'est le cas, il ne devrait pas y avoir trop de problèmes. De fait, il y en a, parce que d'aucuns se servent trop généreusement et se soucient comme d'une guigne de penser qu'il n'en restera plus assez pour tout le monde. Première source de difficultés majeures. C'est le cas pour les denrées alimentaires. Jacques DIOUF, président de la FAO Calcule que la production agricole actuelle permet de satisfaire les besoins alimentaires de 12 milliards de personnes !

L'offre peut ne pas être suffisante pour tous ou en voie de raréfaction. C'est le cas des énergies non renouvelables. Dans cette situation de plus en plus fréquente sur le plan de l'économie générale, des hiérarchies vont s'établir. Qui les définit ? Ce sont, de toute évidence, les plus forts, les moins scrupuleux qui raflent la mise. Quelqu'un proteste-t-il ? Quelle importance ? Les chiens aboient, la caravane passe.

Les gros mangeurs doivent-ils se justifier ? Ils le font en décrétant que tous les humains ne se valent pas et que tous ne méritent pas de recevoir les richesses dont la jouissance est naturellement réservée à une élite tout droit sortie de la cuisse de Jupiter.

Circulez, il n'y a rien à voir. Voyez le sommet de Davos ! Les puissants se partagent la galette.

**Plus fort encore.** Le cynisme des puissants n'a pas de limite. Quand je me suis copieusement servi, quand je suis déjà repu, l'envie d'en avoir encore plus me taraude. Notre monde offre tant de possibilités, de luxe, naturel ou à fabriquer de toutes pièces, que je serais bien bête de m'arrêter comme un vulgaire employé sans ambition.

Avec les moyens dont je dispose, je vais organiser la pénurie et faire monter les enchères pour ceux qui inévitablement devront passer par moi pour obtenir ce qu'ils convoitent.

Mes coffres se rempliront un peu davantage encore et avec mon poids financier je pèse sur tous les décideurs politiques. Car l'ambition de ces gros mangeurs est de prendre pied dans les sphères politiques où se décide le devenir du monde.

Les politiques, parfois ont de drôles d'idées, à droite comme à gauche. Les élus qui dépendent de leurs électeurs, sont, de temps à autre, sensibles aux revendications de celles et de ceux qui, au final, décident de leur sort. C'est ainsi qu'ils manifestent leur fibre sociale, leur exigence de justice, d'égalité, des gros mots pour ceux qui ne peuvent rester sur leur trône que grâce aux inégalités qu'ils souhaitent les plus fortes et les plus durables possibles.

Le libéralisme, l'art du respect de la liberté des individus, est porteur de ce danger qui fait des ravages dans le monde entier. Les actionnaires, grâce aux capitaux desquels, les économies font des

choses incroyables aujourd'hui, sur tous les continents, ne sont pas des philanthropes pour l'essentiel d'entre eux. Ils font de l'argent avec de l'argent.

Ces capitaux se déplacent à la vitesse du son, s'investissent là où le rendement est le plus élevé sans se demander si leur argent sert ou non, la cause de l'humanité. La déconnexion entre la finance, l'économie réelle et l'éthique est quasi-totale.

Les économistes situent le démarrage de cet argent fou ou encore du turbo capitalisme, au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Les Etats-Unis avaient fait tourner leurs usines à plein régime pour permettre aux alliés européens de tenir pour une guerre longue, dévoreuse de biens en tous genres. Au moment de l'armistice, ils se sont trouvés avec des quantités colossales de produits sur les bras. Que pouvaient-ils en faire, dès lors que les appareils de production et les modes de consommation traditionnels reprenaient un peu partout ? Ils ont inventé le marketing. La science qui consiste à créer des besoins que les gens n'ont pas encore eus, mais qu'ils commencent à avoir dès lors qu'un objet nouveau fait son apparition et que, par la publicité, nos esprits sont convaincus que la vie n'est plus possible sans lui. C'est la fameuse théorie de M. Le Lay, l'ancien PDG de TF1 qui a affirmé sans sourciller que le rôle de son média était de vendre du temps de cerveau disponible pour Coca cola. Nul ne peut vivre normalement sans coca cola ou sans Kronenbourg, c'est évident.

Il fallait s'emparer des cerveaux, les manipuler, les bombarder d'informations soutenues par l'image, matraquer sans cesse, pour faire de l'être humain un sujet docile, un consommateur vertueux et un citoyen moyen qui s'occupe davantage de son bien être personnel que du sort de la cité que d'autres prennent en charge sans qu'il ait trop besoin de s'en mêler.

Les charges ainsi sont bien réparties. Le consommateur consomme et le politique s'entend avec le producteur de richesses pour que le consommateur consomme encore plus et laisse les grands jouer ensemble dans la cour des grands, celle où le clampin ordinaire n'a rien à faire, rien à comprendre.

**Y aurait-il solidarité, en même temps que respect de tout individu, que nous serions moins vulnérables et plus à même** de ne pas être menés comme un troupeau, quelque part où nous n'avons pas nécessairement envie d'aller.

Des idées fausses, mensongères et dangereuses sont jetées dans nos têtes où, vivant seuls coupés les uns des autres, sans défense, ces idées trouvent leur terreau pour prospérer. L'être humain est certes un individu qui a son existence en lui-même, il n'est pour autant pas apte à vivre sans les autres, comme un Robin Crusoé sur son île déserte. L'interdépendance entre les individus est une réalité indépassable. Martin Luther King la décrit admirablement dans un texte où il passe en revue les ingrédients d'un petit déjeuner avec des produits venus du monde entier qui me relie aux producteurs de café, de thé, de cacao, de fruits, de céréales, les plus divers.

L'individualisme qui est notre condition de base et la source de notre recherche de satisfaction d'ordre capitalistique, moi, mon désir, mes peurs, mes quêtes de survie et de vie, l'individualisme a besoin du libéralisme, espace public ouvert aux initiatives individuelles, pour prospérer.

Nous devons affirmer cela contre tous ceux et toutes celles qui « démontent » un système qui porterait en lui toutes les tares de notre humanité.

Je conduis une liste, à Colmar, pour les élections municipales des 9 et 16 Mars prochains, sous le logo CLEFS. Clefs, parce que la mairie est située rue des Clefs, parce que nous espérons gagner les clefs de la mairie mais surtout parce que CLEFS signifie : Colmar, liberté d'entreprendre, forces de la solidarité.

Ayant quitté le parti socialiste il y a un an, ma liste rassemble la gauche et est ouverte vers le centre. Le PS monte sa propre liste avec la rose au poing. La semaine passée, enfin, nous avons pu nous rencontrer, car notre division fait inévitablement le jeu de la droite. La première condition posée par le parti socialiste a été la suppression, dans notre intitulé, de la mention, « liberté d'entreprendre » ! Ce slogan aux accents du pire libéralisme est, à ses yeux, incompatible avec une politique de gauche.

J'aurais compris si ce membre de phrase avait figuré isolé sur notre en tête. Il ne l'est pas. Il est associé aux forces de la solidarité. Ce n'est que dans ce rapprochement, cette mise en tension, que les deux termes de notre humaine condition peuvent fonctionner correctement.

Nos appétits ne sont pas tous les mêmes, dans leur diversité et dans leur intensité. Nos moyens personnels pour tenter de les combler ne sont pas identiques non plus. Pour éviter les débordements des uns et l'exclusion de beaucoup d'autres, nous devons nous organiser politiquement et sur la base de principes éthiques inscrits dans le marbre de nos constitutions.

La régulation par la loi de l'offre et de la demande est un leurre si nous lui laissons, à elle seule, le soin de décider de la répartition des richesses.

Commençons par le début. Battons nous pour obtenir, là où cela n'existe pas encore, que soit écrit solennellement que tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Battons nous pour que là où ces magnifiques principes existent que leur esprit soit pleinement respecté et que nulle hiérarchisation des êtres humains, par la naissance, le mérite, la race ou le travail, ne puisse voir le jour et s'afficher comme une évidence.

**La première parole, le premier Evangile dont notre monde a besoin, c'est cette proclamation de l'égalité de tous** les êtres humains. Aucune entorse à cette règle essentielle ne doit être tolérée, sous peine de voir l'individualisme, si précieux, dégénérer en guerre des forts contre les faibles.

Pour nos Eglises, il y a là un terrain gigantesque à occuper, de toute urgence, tant les atteintes à l'intégrité de certains individus ou groupes d'individus sont fortes et graves. Laisser croire et dire comme le dénonçait Coluche que tous les êtres humains sont égaux, mais que certains sont plus égaux que d'autres, c'est ouvrir la porte à tous les racismes, à toutes les discriminations et à tous les massacres d'innocents.

Nos Eglises devraient, dans le prolongement logique de cette vérité fondamentale, non négociable, tenter en leur sein de se montrer accueillante à tous et respectueuse des diversités de la nature humaine, diversité culturelle, religieuse, sociale, sexuelle, raciale.

La communauté humaine, riche de tous ses individus qui la composent, fraternelle et ouverte au partage, du fait que tous se valent, cette communauté devrait être visible pour être crue et espérée, à travers les communautés paroissiales.

Ce que le politique ne sait pas, ne sait plus, ne veut pas, ne veut plus faire, à savoir, être le garant de l'équilibre défini dans nos lois entre la liberté individuelle et le respect des règles qui garantissent l'égal accès aux droits de tous, les paroisses devraient avoir à cœur de le réaliser, pour se montrer fidèles à la vocation de servantes du Christ, libérateur des individus et ciment de la communauté humaine toute entière.

**Libéralisme et solidarité ne sont nullement antinomiques.** Ce sont les deux dimensions qu'il faut savoir faire tenir ensemble pour éviter les principaux écueils de la vie des hommes sur terre, l'écueil de la rivalité fratricide qui va jusqu'au meurtre d'Abel et l'écueil de l'esclavage ou du servage auquel aspirent tous les apprentis sorciers, mégalomanes, pervers, qui ne se sentent heureux que lorsqu'ils dominent la terre et massacrent ses habitants.

Jésus de Nazareth, à n'en point douter, est un maître à nul autre pareil qui a fixé la barre de son bonheur personnel à la hauteur de l'amour que nous sommes tous capables de nous donner les uns aux autres.

Pour libérer en nous cette énergie essentielle qu'est l'amour fraternel ou l'amour tout court, il nous faut sans cesse nous laisser redire que tout autre est digne d'être aimé et capable d'aimer, que je ne suis rien qu'une timbale qui sonne dans le vide si l'amour des autres m'est compté.

Dans le contexte économique et politique d'aujourd'hui, une telle foi est difficile. Elle se heurte à des idéologies puissamment hostiles. Elle exige une démarche personnelle, en rupture avec la pensée totalisante du libéralisme pur et dur ou du collectivisme forcené, mais elle ne peut subsister toute seule très longtemps, sans la mise en commun qu'offre ou devrait offrir, une communauté de croyants, ouverte au monde dans lequel il s'agit de vivre l'Evangile.

Mais ce qui est difficile n'est pas irréalisable. Comme toute utopie, cette combinaison simple dans sa conception et complexe dans sa mise en œuvre, n'est pas irréalisable. Elle n'a pas encore été réalisée. En Eglise et en politique.